

Le réveillon du mage Melchior, une légende de Noël de Julie Meylan,
Feuille d'Avis de Lausanne du 24 décembre 1926

En ce soir de Noël, le vieux mage Melchior s'ennuie au Paradis. Il voudrait pouvoir descendre encore une fois parmi les fils des hommes. Rien ne parvient à le distraire, et une grande mélancolie l'accable. Les angelots, joufflus, aux grandes ailes blanches, l'effleurent en se poursuivant, mais il n'y prend point garde, et la brise céleste, toute embaumée de parfums, vient jouer dans les mèches grises de sa chevelure sans qu'il n'y goûte aucun plaisir.

Le bon saint Pierre, qui passe en cet instant, s'aperçoit de la chose et demande avec bienveillance :

- Voyons, Melchior, pourquoi cette mine lamentable et ces yeux qu'embrument des larmes secrètes ? As-tu quelque sujet de plainte à me faire valoir ?

- Ah ! certes non ! Seigneur. Ici chacun est bon pour un vieux mage tel que moi, et je serais un ingrat de ne le point reconnaître.

- S'il en est ainsi, pourquoi le sourire ne s'épanouit-il pas sur tes lèvres ? Le sourire, vois-tu, Melchior, c'est la fleur du Paradis.

- Je le sais, bon père, fait le mage d'un ton piteux, mais aujourd'hui je ne peux pas.

- Quelle est ta raison, explique-toi ! ordonne saint Pierre un peu impatienté.

Melchior prend l'air du collégien qui va demander une faveur à son maître ; avec quelque hésitation, il tortille le grand collier en or qui descend sur sa poitrine.

- C'est que, balbutie-t-il d'un ton embarrassé, la chose n'est peut-être pas faisable.

Comment ! pas faisable ?... Ne sais-tu pas que tout est possible durant la sainte veille de la Nativité ? As-tu oublié que les anges, autrefois, descendirent sur terre ?

- C'est justement ce qui augmente ma tristesse.

- Pourquoi ? fait saint Pierre. Je ne vois pas le rapport qui existe entre les anges chantant à Bethléem et un bienheureux du Paradis comme toi...

Mais Melchior ne le laisse pas achever ; tombant à genoux, il élève ses mains noueuses en signe de prière :

- Ecoutez ! murmure-t-il la voix tremblante. Vous pardonneriez ma hardiesse si elle est trop grande, mais je ne puis plus longtemps celer mon grand désir ; je voudrais une dernière fois aller faire le réveillon de Noël avec les fils des hommes.

Saint Pierre tressaille de surprise en entendant pareil souhait.

- Quelle idée, mon pauvre Melchior ! Retourner parmi les hommes !... Mais qu'y ferais-tu ?... Et qu'est-ce qui t'engage si fort à tenter pareille excursion ?

- C'est le souvenir, bon père.

- Qu'entends-tu par là ?

- L'autre fois, vous le savez, je m'en allai par les champs de Judée en portant à Bethléem de l'or, de l'encens...

- Oui, oui, c'est entendu ! fait saint Pierre, qui interrompt le mage. On se rappelle que tu offris l'or, l'encens et aussi la myrrhe ; mais tu ne songes pourtant pas à visiter l'étable ? Tu n'y trouverais qu'une crèche vide et pas le moindre berger jouant du chalumeau.

- Ce n'est point mon désir ; mais puisque l'Enfant n'a plus besoin d'offrandes, j'aimerais donner une rose de nos jardins célestes à quelque âme solitaire en proie à la tristesse du deuil.

- Ton intention est louable, mon ami, fait saint Pierre d'un air soucieux, seulement l'exécution n'en sera pas aisée ; tu sais que l'on ne sort guère de nos demeures étoilées.

- Ne disiez-vous pas tout à l'heure que tout est possible durant la nuit sainte ?

Battu par ses propres arguments, le portier du paradis éclata de rire et, brandissant sa grande clé d'or, il allongea à Melchior une tape d'amitié :

- Eh bien, mon vieil ami, ton souhait est exaucé ; je te donne licence pour ce soir et jusqu'aux lueurs de l'aube prochaine, tu seras libre d'errer sur la terre et d'y faire des heureux. Que la joie de Noël illumine ta route !

- Oh ! merci, bon père ! bégaya Melchior radieux. Je vais à l'instant m'apprêter pour le voyage.

Vivement il pose sur sa tête une belle couronne de mage toute sertie de cabochons étincelants, attache à ses épaules la soyeuse tunique tissée en fils de la Vierge et brodée d'arabesques en givre, puis, ayant enveloppé dans un pan de son manteau la précieuse fleur du Paradis qui fleurit à Noël, il franchit le portail d'or que lui ouvre saint Pierre. De l'autre côté, c'est la nuit, l'obscurité, le froid, mais Melchior n'éprouve aucune crainte ; depuis son ancien voyage à Bethléem, il sait trouver la route des étoiles.

* * *

C'est ainsi qu'il arriva à la ville.

Une bourrasque de neige le force à se réfugier sous un porche vivement éclairé où une enseigne lumineuse étale en grandes majuscules ces deux mots : **SPLENDID PALACE**.

Voici une hôtellerie qui ne ressemble pas à celle de Judée, pense notre homme. Mais il ne peut prolonger sa réflexion, car un portier galonné et un chauffeur narquois le repoussent en disant :

- Vous vous trompez d'adresse ; ici on ne reçoit que des millionnaires.

Melchior voudrait leur crier :

- Ignorez-vous qu'un citoyen du paradis est plus riche que le plus fabuleux nabab de Golconde ?

Mais il se contient et passe outre.

Un peu plus loin il avise une église aux portes ouvertes. Un sapin richement orné a été dressé dans le chœur, et un auditoire morne écoute un prédicateur à mine apprêtée et solennelle.

- Comme ils ont l'air triste pour un jour de fête ! pense le vieux sage. Je vais entrer là, et quand le sermon sera fini, j'ajouterai quelques mots pour rappeler la grande joie du ciel. Puis je déposerai ma rose blanche au pied de la chaire et elle pourra y fleurir en paix tout aussi bien que dans nos jardins du Paradis.

Dissimulé derrière une colonne, il attend que l'Amen final soit prononcé ; mais à l'instant où il s'apprête à ouvrir la bouche, il sent une main s'abattre lourdement sur son épaule et le bedeau murmure avec sévérité :

- Voulez-vous sortir, espèce de vagabond ! On n'est pas ici dans un bal travesti ! N'avez-vous pas honte de venir à l'église en pareil accoutrement ?

Melchior proteste :

- Je portais la même tunique à Bethléem et l'enfant m'accueillit avec un sourire !

Croyant avoir un fou devant lui, le bedeau s'humanise et entraîne doucement Melchior vers la petite porte de la sacristie. Là, il le pousse dans la rue en disant :

- Rentrez chez vous, pauvre homme !

Puis il referme la porte du sanctuaire.

Triste Noël, murmure le mage. Les hommes ont le cœur dur et ne paraissent point se soucier de ma fleur ; si je n'ai pas plus de succès ailleurs, il ne sera pas possible de la laisser sur la terre !

- Où aller, se dit-il en se retrouvant dans la nuit glaciale. Même dans les maisons réservées à la misère on a trop de luxe pour accepter le présent de Noël.

- Bah ! murmure-t-il, puisque la ville me repousse, j'irai à la campagne ; il s'y trouvera bien une âme solitaire à consoler.

* * *

Il avise une ferme trapue, solidement assise sous des noyers centenaires. La tranquillité des alentours laisse supposer qu'ici Noël est célébré dans la paix. Ce recueillement plaît à Melchior. Sans hésiter, il frappe à la porte d'entrée. Au bruit du marteau résonnant de l'intérieur, des aboiements furieux et les accents d'une voix masculine :

- Paix, Turc ! Paix, mon bon chien !

Puis la porte s'ouvre à moitié et le fermier bourru tenant en laisse un chien aux crocs menaçant, examine notre mage avec méfiance.

- Qui êtes-vous ? demande enfin le paysan.

Melchior hésite à répondre ; vaut-il la peine de s'exposer à une rebuffade ? Cette porte fermée, ce chien hargneux, ne lui disent rien de favorable ! Cependant sa foi dans la bonté humaine est si grande qu'il tente un essai, et d'une voix un peu tremblante, il répond :

- Je suis l'éternel voyageur qui, dans la nuit de Noël, cherche à donner du bonheur.

- Ouf ! fait l'autre. Encore un de ces prédicateurs ambulants qui nous rabâchent toujours les mêmes histoires.

Puis, se radoucissant :

- Ecoutez, pauvre homme ; je ne puis pas vous recevoir, mais allez un peu plus loin, chez le président de la commune, il vous donnera un bon pour souper et coucher à l'auberge. Moi je ne loge pas les rôdeurs des grands chemins.

La porte se referme avec un claquement sec, et Melchior, pétrifié, écoute les pas qui s'éloignent par le corridor dallé.

- Comment ! dit-il enfin. Je serais un rôdeur, moi qui du ciel, apporte la fleur d'amour !

Et un sanglot gonfle sa poitrine.

En ce moment, la neige ne tombe plus et dans le ciel éclairci paraît l'étoile ; la même qui conduisit autrefois le mage à Bethléem . Il la contemple ainsi qu'on regarde une amie et la petite clarté scintillante semble lui ordonner :

- Suis-moi ! Encore aujourd'hui, je te montrerai le chemin !

Quand on est mage, on ne résiste pas à l'appel de l'étoile ; or ce soir elle brille sur la montagne et Melchior ira vers les sommets. Docile, il franchit les torrents, escalade les pentes, traverse les forêts et ne s'arrête qu'au dernier pâturage.

* * *

Dans la chambre basse du petit chalet, la vieille Salomé file. La lumière tremblante d'une pauvre lampe éclaire à peine le logis, mais la flamme qui danse dans l'âtre supplée à cette lueur incertaine. Pauvre demeure, en vérité, dont le seul luxe est la grande photographie d'un jeune soldat qu'on a disposée bien en évidence sur la table en bois mal équarrie. Assise devant son rouet, la femme tord le lin blanc de sa quenouille et, tout en travaillant, elle marmotte à haute voix de petites phrases hachées, selon la coutume des vieillards qui sont seuls.

- Demain Noël !... Triste anniversaire !... Il y aura huit ans que la grippe a enlevé mon Louis ! ... Un si brave enfant... et qui aimait tant sa mère !

- Voici une visite, grand'mère !

C'est Melchior tout blanc de givre qui se tient sur le seuil.

- Eh ! mon Dieu, que j'ai eu peur ! fait la vieille. Quand on est seul à la montagne, on se fait des idées !... Et puis vous ne ressemblez pas à ces touristes qui viennent de temps à autre ici.

- Je ne suis pas un touriste.

- Ça se voit. Peut-être que vous voyagez pour affaires ?

- Justement ; c'est pour la réussite de Noël !

- Ah ! je comprends, dit la vieille qui est bien loin de deviner le nom de son étrange visiteur.

Melchior s'est laissé tomber avec un geste de lassitude sur l'escabeau, au coin de l'âtre. Prise de compassion, son hôtesse s'affaire pour le recevoir.

- Vous êtes exténué, mon pauvre homme ; il faut manger un peu.

Prestement, elle ranime le feu et dispose sur la table du lait bouillant et du pain rassis.

- Voici le réveillon ! fait-elle en riant. C'est bien peu, mais je n'ai rien d'autre.

- Ah l'exquis petit repas !

Tout à l'heure, si découragé, Melchior éprouve maintenant une joie profonde ; il lui semble que les poutres brunes du plafond deviennent comme des linteaux dorés du paradis. Ici, du moins, dans cette chaumière, il a trouvé la bienveillance.

- Ecoutez, grand-mère, dit-il enfin, je vais reprendre mon chemin, mais avant il faut régler l'écot.

- Vous n'y pensez pas ; on ne paie jamais le réveillon de Noël ; il est donné par amour ! fait-elle en riant.

- Il sera aussi payé par amour, grand'mère, répond Melchior.

Alors, sortant du pan de son manteau la petite fleur du Paradis, il la pose devant photographie. La femme a joint les mains :

- C'est mon fils mort, dit-elle.

* * *

Un coup de bise ouvre la porte, et Salomé se lève pour la refermer ; quand elle se retourne, Melchior a disparu, mais la rose de Noël embaume la pauvre cuisine, et sa corolle fraîche semble dire :

- En cette sainte soirée pour tous bonne nouvelle !

Julie Meylan